



HAL
open science

Corps sain et conduite vertueuse : les savoirs botaniques confrontés aux pratiques médicales dans l'herbier de Leonhart Fuchs au début du XVI^e siècle

Tassanee Alleau

► To cite this version:

Tassanee Alleau. Corps sain et conduite vertueuse : les savoirs botaniques confrontés aux pratiques médicales dans l'herbier de Leonhart Fuchs au début du XVI^e siècle. 2020. halshs-02619598v2

HAL Id: halshs-02619598

<https://shs.hal.science/halshs-02619598v2>

Preprint submitted on 22 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Tassanee ALLEAU
tassanee.alleau@univ-tours.fr
Doctorante,
Centre d'études supérieures de la Renaissance,
UMR-CNRS 7323 (Tours, France)

Corps sain et conduite vertueuse : les savoirs botaniques confrontés aux pratiques médicales dans l'herbier de Leonhart Fuchs au début du XVI^e siècle

Introduction

À travers la description des plantes, on attribue à Leonhart Fuchs (1501-1566) une relecture critique des sources anciennes ou qui lui sont contemporaines. Il est connu pour son apport dans l'histoire de la botanique et pour son traitement des textes et des illustrations peintes « sur le vif » dans sa compilation des plantes. Ses choix éditoriaux et sa méthode de travail se font en fonction de l'élaboration d'un ouvrage imprimé grâce à l'innovation des caractères mobiles, autorisant l'illustration par des gravures chères payées.¹ Dans cette étude, nous avons parcouru les sources en latin et en langues vernaculaires, en allemand et en français, publiées du temps de Leonhart Fuchs ou rééditées de nombreuses fois après sa mort. En apparence innovante, il faut souligner dans cette pensée naturaliste, les multiples continuités entre Moyen Âge et Renaissance. La vision du monde qui découle de la lecture des *herbaria* du XVI^e siècle offre un univers constitué presque exclusivement d'éléments végétaux.² Cet univers végétal est sans cesse bouleversé par de nouvelles connaissances, de nouveaux apports et transferts. Notre approche est celle d'une étude située dans le champ de l'histoire culturelle et s'inspire plus particulièrement de l'histoire des sensibilités et des mentalités. Elle se situe aux croisements d'approches historiques variées provenant traditionnellement de l'histoire naturelle,³ de l'histoire de la médecine et des discours médicaux,⁴ de l'histoire des sciences et de l'histoire des religions par l'étude théologique des textes bibliques. Dans cette perspective, la pratique médicale, thérapeutique et préventive de Leonhart Fuchs est imprégnée par les changements et

¹ Kusakawa, 2011, 2: « *The fact that Fuchs envisaged their knowledge to be presented in printed books affected the way they set up their arguments and even their methods of study.* ».

² À ce sujet, lire la thèse de Rabatel 2016.

³ Glardon 2006.

⁴ Comme par exemple l'ouvrage de Hofheinz 2016.

renouvellements de son époque : la persistance d'un très grand nombre de croyances et de savoirs médiévaux, tout comme l'émergence d'une pensée humaniste renaissante.

Lire un *herbarium* pour en extraire une liste de vertus et de vices et broser le portrait idéal de l'homme, de la femme et de l'enfant au début de la Renaissance est périlleux. Les mentalités de cette période de l'histoire sont parcourues de soubresauts et de changements, caractérisés par une capacité de diffusion beaucoup plus importante qu'auparavant, alors même que le cercle des lecteurs des herbiers est restreint, ce qui induit une rupture entre lettrés et illettrés. Les récits de voyages entrepris depuis le XV^e siècle ont opéré une lente prise de conscience de l'altérité chez les Occidentaux et une curiosité croissante vis-à-vis des singularités du monde. Cela renforce l'idée que le climat, les coutumes et l'environnement affectent les caractéristiques physiques des différentes populations humaines, dans la lignée de la théorie hippocratique. C'est la coexistence en harmonie et en équilibre des principes qui composent la complexion du corps, ses humeurs, qui permet à un individu d'être en bonne santé. Le médecin joue alors sur les antagonismes, les manques et les surplus des éléments et de leurs qualités pour construire son pronostic et son diagnostic. L'état de déséquilibre des humeurs est considéré comme état de maladie. Leonhart Fuchs s'impose comme un « vulgarisateur » et il rapporte parfois des usages des plantes, spécifiques et localisés, qui nous donnent une image singulière de la société allemande du XVI^e siècle. L'étude des valeurs morales attribuées aux soins du corps par les plantes, au *regimen* vertueux et stricte au bénéfice du corps est liée à la traditionnelle étude des sources bibliques. En effet, les historiens et historiennes qui se sont penchés sur les plantes dans la *Bible* ont pu décrire les rapports au végétal dans un cadre moral et religieux qui peut assez certainement caractériser la pensée d'un médecin naturaliste issu de la Réforme. Certains ouvrages ont permis de répertorier et de déchiffrer la symbolique des plantes que l'on trouve dans la *Bible* sans avoir de véritable regard distant ou critique sur la religion⁵ et le folklore,⁶ d'autres ont voulu vérifier et identifier les plantes issues de la *Bible* en apportant une rigueur scientifique par l'étude de leur origine, de leur étymologie et de leur localisation géographique dans la lignée de la théologie naturelle au XIX^e siècle.⁷ Des études historiques ont cherché dans la *Bible* le possible rapport humain aux plantes dans des perspectives utilitaires (alimentation, usages socio-économiques)⁸ ou bien à travers les évocations bibliques dans la réécriture des sources de la Renaissance sous le paradigme de la philosophie naturelle occidentale.⁹ Bien que l'étude biblique ne soit pas notre approche ici, elle y puise une résonance certaine.

Les vertus divines des plantes au bénéfice de l'homme et de la femme

« Car estans presque tous les arts inventez, si tost que l'homme fut créé de Dieu, a par après augmentez par l'industrie de plusieurs : les seules herbes, soubdain apres la creation des elemens, & lorsqu'il n'y avoit encores homme vivant, sortirent (suyvant le commandement de Dieu, qui fut en ceste sorte) des cavernes de la terre, garnies de leurs propres & divines vertus. »¹⁰

Ces vertus divines dont parle Leonhart Fuchs dans son prélude au *De historia stirpium*, traduit en français, ne sont-elles pas le reflet des vertus morales que doivent observer avec application les hommes et les femmes du XVI^e siècle ? La place de la création des plantes par Dieu au troisième jour ne remet-elle pas en question toute une cosmologie chrétienne anthropocentrée ?

⁵ Johannes Henricus Ursinus 1663.

⁶ King 1975.

⁷ Smith 1878.

⁸ Moldenke 1954, 152–63.

⁹ Berns 2015.

¹⁰ Fuchs 1558a.

Par cet anthropocentrisme, les botanistes de la Renaissance parviennent à contrebalancer ce fait biblique inévitable : le règne végétal existe au service du règne humain¹¹ et l'importance de l'utilité des plantes est capitale. Le médecin-botaniste cite quelques *auctoritates* médiévales dans son épître dédicatoire et ne cache pas son admiration pour quelques-uns de ceux qu'il appelle les « modernes », ayant œuvré à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle.¹² Toujours dans son propos liminaire, Leonhart Fuchs décrit les prolégomènes de sa pratique médicale alliée à une connaissance très fine des plantes, à la faveur d'un corps sain qui sonne ici comme un impératif sanitaire social. Il en écrit d'ailleurs tout un traité :

« [...] la nature des Plantes, ha esté tousjours plus louee, admiree, & revere, partie par ce qu'ayant esgard à l'antiquité (que tousjours on ha autorisé et honoré grandement) elle estoit la plus ancienne partie aussi pour autant que la congnoissance d'elle apportoit un plaisir, utilité et necessité. »¹³

La botanique n'est pas encore une science à part entière, elle est simplement une discipline auxiliaire au service de la médecine. Considérant qu'il existe bien peu d'ouvrages sur le sujet permettant d'identifier correctement les plantes en Allemagne, à part ceux d'Otto Brunfels, de Jérôme Bock (Tragus) ou de Jean Ruel (Ruellius), Leonhart Fuchs rédige son *herbarium*, sélectionne des graveurs et dessinateurs très habiles et emprunte les descriptions des plantes aux sources anciennes et classiques. Il témoigne lui-même de l'intérêt de son herbier, de sa vision vraisemblablement très corporatiste de sa profession (il souhaite un monopole universitaire de la médecine) et de ses principaux objectifs dans son discours préliminaire, précisant qu'il désire qu'on ne fasse plus d'erreur. Il exhorte les médecins et apothicaires en ces termes : « doncques j'enhorte tant de foyes les medecins et apothicaires de delaisser tel erreur, sinon qu'ilz ne prennent plus de plaisir à tuer, qu'à guérir ». ¹⁴ Il dénonce les manipulations et tromperies : ¹⁵ « A mon desir aussi que les Medecins de nostre siecle, usassent de plus de diligence à traicter ceste partie de Medecine, et ne l'abandonnassent entre les mains des Apothicaires et femmes de village » ¹⁶. Le retour à la nature qu'a opéré Leonhart Fuchs n'est pas isolé. Martin Luther lui-même attache une grande importance à la contemplation de la nature. Dans ses *Sermons sur le premier livre de Moïse*, il déclare que tout le monde naturel a été construit pour le bénéfice et l'usage de l'homme.¹⁷ Cette idée partagée par Fuchs est merveilleusement dépeinte lorsqu'il nous parle des vers à soie et des tissus de soie qu'on peut en tirer :

« Car à la vérité nature en nulle autre chose n'est trouvée plus sage qu'en ce fait. Et ne semblera l'art avoir prins quelque chose d'eux, en quoy elle se monstre plus ingénieuse : si on veut considerer tant de mutations de nature, devant que ladicte toison soit achevee, & puisse estre artificieusement reduite à l'usage des humains. »¹⁸

Leonhart Fuchs a bénéficié d'un contexte d'émulation intellectuelle par l'arrivée de la Réforme en Allemagne, créant des foyers humanistes et des carrefours d'échanges culturels et scientifiques dans des villes comme Wittenberg ou Tübingen, malgré les censures et les exils

¹¹ Brancher 2015.

¹² Fuchs 1549 : « *Quo, Deus bone, studio Hermolaus Barbarus et Ioannes Ruellius Plinii exemplo ex variis veterum libris rem plantarium restituere conati sunt ? Ut eo nomine uterque hae aetate doctissimus de posteris prae elarè sit meritis, ut etiam me non pudeat apertè fateri, Ruelli commentarios multum mihi profuisse, ut idem de Hermolai, et Marcelli, et Othonis Brunfelsii, Euricii Cordi, Hieronymi Tragi scriptis pollicear.* »

¹³ Fuchs 1558a.

¹⁴ Fuchs 1558a, chap. CCXCVII.

¹⁵ Pérez 2015, 101–108.

¹⁶ Fuchs 1558a.

¹⁷ Hawkes, Newhauser 2013, 22–23.

¹⁸ « Du Meurier, Chap. CXCIX », Fuchs 1558a, 363.

auxquels les protestants ont dû faire face. Si tout cela a assuré une grande postérité européenne à l'œuvre de Fuchs, tant dans la diffusion de la publication que dans les citations du texte et dans les plagiats des gravures, cela n'a pas été aussi facile pour tous les autres naturalistes. Ainsi Otto Brunfels s'est retrouvé inscrit sur la liste de l'*Index of Prohibited Books* de l'Italie catholique après 1554, ainsi que l'ont été Conrad Gessner ou encore Ulisse Aldrovandi, accusés d'hérésie en Italie.¹⁹ Fuchs lui-même voit ses écrits censurés et son nom barré sur les frontispices imprimés.

L'art de confectionner des remèdes, d'avoir la capacité d'en découvrir de nouveaux et de pouvoir supprimer les erreurs du passé pour éviter tout danger devient un enjeu nécessaire de santé publique dont se targuent les botanistes.²⁰ Cette ambition, Leonhart Fuchs l'érige en principe vertueux, comme une éthique qui constitue les fondations de sa recherche. La vertu prise en compte pour cette étude est celle vue comme « force de l'âme », selon la vision des vertus cardinales, morales et intellectuelles d'Aristote²¹ et l'action de l'âme dirigée vers le bien selon la philosophie morale chrétienne de Saint Augustin ou de Saint Ambroise (vertus de la prudence, de la justice, de la force d'âme et de la tempérance). Cette « vertu » passe aussi par la notion d'exactitude, que Leonhart Fuchs cherche à la fois dans les livres mais aussi en observant lui-même les « créatures de Dieu » : les plantes.

« So doch wissentlich ist, wie die alten artz, in sonderzu sein geacht haben, dann dise vleissige erkündigung der kreüter. Darumb seind dieselbigen vil lender mit grossem kosten, leibs und lebens geferligkeyt durchzogen, damit sie die kreüter gantzlich möchten erkennen, unn wie und wo sie wuchsen, mit ihren eygnen augen besichtigen und anschawen. Unnd solt billich das exempel so treffenlicher und gelerter menner, unser artzen bewegt haben, damit sie die erkantnuss der kreüter nit so gantz und gar in wind geschlagen unnd verachtet hetten. Was aber zu letzest für grosse merkliche irthumb wuss diser nachlessigkeyt und verachtung erwachsen und gefolgt seind, hab ich in andern meinen büchern gnugsam angezeygt, unnd ist serhalben nit von noten solchs hie nach der leng zu widerholen. »²²

Le contexte dans l'élaboration d'un modèle de vertu morale

Pour envisager ce que c'est qu'être médecin à Tübingen, à la Renaissance,²³ comme l'a été Leonhart Fuchs, il faut prendre en compte les événements difficiles qui jalonnent cette période. Roselyne Rey écrit que les pestes et épidémies successives du XVI^e siècle ont apporté un « cadre quotidien de vie des hommes en proie au malheur, confrontés à la peur et à l'expérience de la douleur ». ²⁴ La maladie ne paraît cependant plus inéluctable, en témoignent les pharmacopées très précises de la Renaissance. Il ne faut tout de même pas minimiser la prééminence de la mort dans ce monde « renaissant ». Même si les remèdes issus du *De historia stirpium commentarii insignes* de Leonhart Fuchs permettent de se prémunir contre les maux de ce siècle, le corps abîmé et malade semble être le stéréotype de ces temps difficiles. Les temps de guerre amènent avec eux le développement de nouvelles disciplines telles que la médecine de guerre. L'importation de la poudre à canon, les massacres à répétition, les supplices et les tortures que subissent les hérétiques, entraînent un changement dans la nature des blessures et les aggravent. La chirurgie des blessures doit faire face à la montée en puissance des armées et la production d'armes et d'armures augmente massivement à la Renaissance.²⁵ La connaissance précise des organes du corps et de l'anatomie très fine que les autopsies rendent désormais

¹⁹ Grell 1993, 118–133.

²⁰ Brioist 2002/5, 52–80.

²¹ Voir Klemm 2012.

²² Cf. Préface dans Fuchs 1543.

²³ Voir Russell, 1981, 123–130 ; Pérouse, 9–22 et Argod-Dutard, 65–82, in Viallon-Schoneveld 2002.

²⁴ Rey 1993, 61–62.

²⁵ Brioist, Dréwillon, Serna 2002.

possibles se déploient à travers des traités, d'Ambroise Paré à Félix Platter en passant par André Vésale. Fuchs fait le constat de cette nouveauté :

« Nous y avons pareillement adjouté les herbes à playes, celles principalement dont journellement usent la plus part des chirurgiens, mesmes qu'il est incertain par quel nom peculier les hont nommé les Grecz et Latins, si toutesfoys oncques elles eurent aucun nom ». ²⁶

C'est tout un ensemble d'images et de représentations du corps anciennes et médiévales qui s'effondrent pour renaître au prisme d'un regard plus matérialiste et rationnel, un regard empirique. De même, les épidémies modifient les constructions culturelles et sociales. Parmi celles-ci, la vérole, *morbis gallicus*, ou la peste sont très contagieuses. Les villes et tous les lieux de production du savoir se vident à l'approche de ces épidémies ²⁷ qui composent le quotidien des médecins, quotidien jalonné de cadavres. Dans les villes pestilence et décomposition des cadavres sont les odeurs dominantes. Cette odeur est le symbole de cette maladie terrifiante et par conséquent, toute puanteur, toute crasse et toute pourriture doivent être ôtées du corps dans un geste purificateur et salvateur :

« Die bletter in wein gesotten, seind gut übergelegt unnd damit gewaschen, zu allerley wunden unnd schäden. Dergleichen gesotten unnd übergelegt, vertreiben sie die mälér under dem angesicht, unnd heylen den brand krefftiglich. [...] Der safft von den blettern inn die nasen gethon, vertreibt den bösen gestanck derselbigen, unnd reyniget die geschwär darinn. » ²⁸

« Die brüe darinn der samen gesotten ist, soll man brauchen zu dem zwang, unnd den hindern damit wäshen. [...] Das meel von dem samen mit Leinsamen gesotten unnd übergelegt, stillt den weetagen und schmerzzen der mutter. Mit schwebel und hönig vermengt und angestrichen, vertreibt es die masen under dem angesicht, und die rauden. Der samen in wasser gesotten, unnd die üechsen damit gewaschen, vertreibt den gestanck darunder. » ²⁹

À l'inverse d'une société qui cherche à comprendre l'irrationalité des fléaux que sont la maladie et la mort par la religion, Leonhart Fuchs, lui, cherche à expliquer la mort d'une manière plus rationnelle, en tout cas plus concrète. Nous pouvons le constater en lisant ses traités médicaux et spécifiquement le *Methodus seu ratio compendiaría cognoscendi veram solidamque medicinam* (1542). À la page 174 de ce dernier, il établit dans le chapitre XXII, « *De rerum praeter naturam numero* », sur la nature des choses, que sa méthode permet de trouver ce qui modifie le corps (« *rerum que corpus nostrum alterare possunt* »), de nommer la cause (« *causa* ») qui amène la mort (« *morbis* »), et de déterminer les symptômes de la maladie, selon les préceptes hippocrato-galéniques. Il y établit un schéma structuré comme suit : « *1. Causa, qui morbum praecedit. / 2. Morbus, a quo primum vitiatur actio. / 3. Symptoma, qui morbum sequitur* ». ³⁰ Dans sa manière de lutter contre les maladies, Leonhart Fuchs développe un art médical (*ars medica*), plus technique et plus rationnel, entre *ingenium sanitatis* et *ingenium curationis*. ³¹ Toutefois les gestes et la pratique naissent d'une considération globale du fonctionnement du corps et de l'esprit, et de leur lien avec la nature. Cette philosophie

²⁶ Fuchs 1558a.

²⁷ Rémond 1981, 221.

²⁸ Fuchs 1543, chapitre CCXXXVII. Voir aussi Fuchs 1558b, 297 : « Du Lyarre. Chap. CLXI. Le jus du Lyarre, signamment du blanc, oste la puantise du nez & la mauvaise odeur ». Toutes les transcriptions allemandes sont issues du site web « *Leonhart Fuchs: Das Kräuterbuch von 1543* ».

²⁹ Fuchs 1543, chapitre CCCCLVIII. Voir aussi « Du Senegré. Chap. CCVIII. La décoction de la graine du Senegré emonde la puanteur des aisselles, la farine oste soubdainement la crasse, les lentilles, & autres ordures de la teste, appliquee avec vin & Nitrum. » in Fuchs 1558, 546–547.

³⁰ Fuchs 1542.

³¹ Jacquart 1997, XIV ; 120.

naturelle, nouvelle perception des objets naturels chez Leonhart Fuchs,³² prend la forme de réflexions portant sur le corps humain comme partie intégrante de la nature. Cette pensée est empreinte d'une mentalité médiévale baignée par la théorie paracelsienne des signatures et par la théorie antique du corpus hippocratique ou de Galien. Il est très attaché aux *auctoritates* et ne fait pas mystère de ses préférences et de ses choix dans son préambule :

« Quant aux vertus des plantes que nous mettons par ordre, de Dioscoride, Galien, Aécée, Paul, Simeon, Pline, si par un consentement elles sont confirmées de tous, il les faut recevoir. Mais là où il y aura discord entre eux, tu suivras Galien sur tous les autres, comme celui qui ayant inventé les facultés des plantes, les a par mesmes éprouvées, par une longue expérience, »³³

L'écriture du médecin-botaniste est habituée à la pratique académique et universitaire. Il n'a pas rompu avec sa culture scholastique du Moyen Âge, entre *trivium* et *quadrivium*. Son statut de professeur à la chaire de médecine à l'université de Tübingen, sous la protection d'Ulrich VI de Wurtemberg, le fait activement participer à la réforme protestante des enseignements de son université. À la lecture scrupuleuse de la *Bible* et des *Évangiles*, au respect de la *materia medica* antique, un médecin protestant tel que Fuchs superpose une *lectura simplicium* : un enseignement botanique, strictement tourné vers les plantes, mais dans un but utilitaire (médicinal),³⁴ centré sur les notions d'« utilité et nécessité ».³⁵ Leonhart Fuchs est un philologue « antiquarianist »³⁶, commentateur accoutumé à la glose dans son *De medendi methodo libri quatuor; Hippocratis coi de medicamentis purgantibus libellus iam recens in lucem editus*, publié à Paris par Conradum Neobarium en 1539 et son *Methodus seu ratio compendiaria cognoscendi veram solidamque medicinam* de 1542. La médecine de Leonhart Fuchs est néanmoins destinée à une élite privilégiée : les étudiants qui suivent ses cours à la chaire de médecine, ses correspondants avec qui il échange parmi les autres savants et naturalistes³⁷ et ses patients qui sont bien souvent issus d'une classe sociale élevée ou le Margrave George de Brandebourg à Anspach ou Ulrich VI de Wurtemberg. Malgré cela, sa volonté de rendre accessible à un plus grand nombre et de faire traduire ses ouvrages en langue vernaculaire, ou « vulgaire » comme il le dit lui-même, démontre chez lui un désir de défaire les carcans standards de la société dans laquelle il vit.

Leonhart Fuchs pratique une médecine empirique, autour d'une étiologie complexe et d'une utilisation poussée des sens (goûter, toucher, observer, sentir la plante). Il cultive lui-même des plantes dans un jardin à Tübingen. Ces étapes forment un temps de « compréhension », avant celui de la « maîtrise » qui a lieu quelques décennies plus tard par les processus de colonisation,³⁸ le rapide développement des jardins botaniques et des cabinets de curiosités. À tout cela, il applique la thérapie humorale et accorde une importance fondamentale à la connaissance de la nature.³⁹ Il justifie sa méthode dans la préface de *L'Histoire des plantes* :

« (...) combien c'est chose delectable et encores utile et necessaire, ou pour perpetuer la santé presente, ou pour r'appeller celle qui n'y est (chose que l'homme doit avoir la plus chere et la plus souhaitable entre toutes) de congnoistre en perfection soit par methode, soit par experience, les Plantes, et leurs vertus (...) »⁴⁰

³² Koyré 1973, 40.

³³ Fuchs 1558a.

³⁴ Callot 1951, 45.

³⁵ Fuchs 1558a.

³⁶ Cf. Siraisi 2007, 8–11.

³⁷ Fichtner 1968.

³⁸ À ce sujet, lire les travaux de Boumediene 2016.

³⁹ Voir Koetschet 2008, 155–167.

⁴⁰ Fuchs 1558a.

Ces transformations conceptuelles envahissent aussi la sphère du quotidien, de la vie intime et infusent les comportements humains dans leur rapport à la nature et leurs représentations symboliques du végétal, majoritairement influencées par les études théologiques et bibliques et la philosophie aristotélicienne, comme le rappelle Lytton John Musselman, citant les travaux des naturalistes Leonhard Rauwolf (mort en 1596), Levinus Lemnius (1505-1568), Johann Amos Comenius (1592-1670) et John Gerard (1545-1611/12).⁴¹

[...]

⁴¹ Musselman 2011.